

Ma version de

Bernard-Henri Lévy présente son « Jugement dernier », monté au théâtre de l'Atelier. Sorte de musée Grévin de la mémoire du XX^e siècle par neuf témoins ordinaires de l'Histoire.

L'EXPRESS : Alors, après la philosophie, le roman, le journalisme, l'édition, la critique d'art, voilà que vous vous attaquez au théâtre, avec « Le Jugement dernier » ! Vous savez donc tout faire ?

BERNARD-HENRI LÉVY : Je n'ai pas décidé un matin d'écrire une pièce. Ce sont les thèmes que j'avais en tête depuis deux ans qui ont imposé le genre théâtral. A l'époque, on parlait de la fin de l'Histoire, on se demandait par quelles portes on sortirait du communisme, quel était le sens de ces événements extraordinaires qui se passaient à l'Est. J'avais envie de répondre à tout ça.

– **Peut-être avez-vous été tenté de faire vivre des personnages devant un public ?**

– Surtout, je voulais parler de cette époque folle, exaspérée que nous vivons et que Debord appelle depuis plus de vingt ans la « société du spectacle ». Et convoquer en un même lieu les grands archétypes du XX^e siècle.

– **En somme, mettre l'Histoire en scène.**

– Écrire ma version de « Fin de partie » avec neuf intervenants. D'abord, Anatole et Maud : lui est une star déchue, un metteur en scène hollywoodien qui sort d'une longue traversée du désert. Elle est son assistante. Apparemment docile, dévouée, amoureuse. Ils veulent monter un spectacle ambitieux qui résumerait le siècle avec sept personnages clefs. Ils convoquent donc sept individus, à la fois exemplaires et anonymes, qui ont vécu chacun un moment important de notre histoire.

– **Comment les avez-vous choisis ?**

– Je les ai inventés à partir des épisodes les plus marquants du siècle. Par exemple, la secrétaire infirmière de Lénine.

– **Pourvoyeuse de ses ultimes voluptés...**

– Oui. On apprend qu'elle lui faisait des câlins dans les derniers jours de son agonie. Elle vient ici livrer ce

qu'elle prétend être les suprêmes pensées du grand homme, son vrai testament. Lénine, désenchanté, aurait, avant de mourir, reconnu que le communisme n'allait pas libérer l'humanité, mais, au contraire, la réprimer.

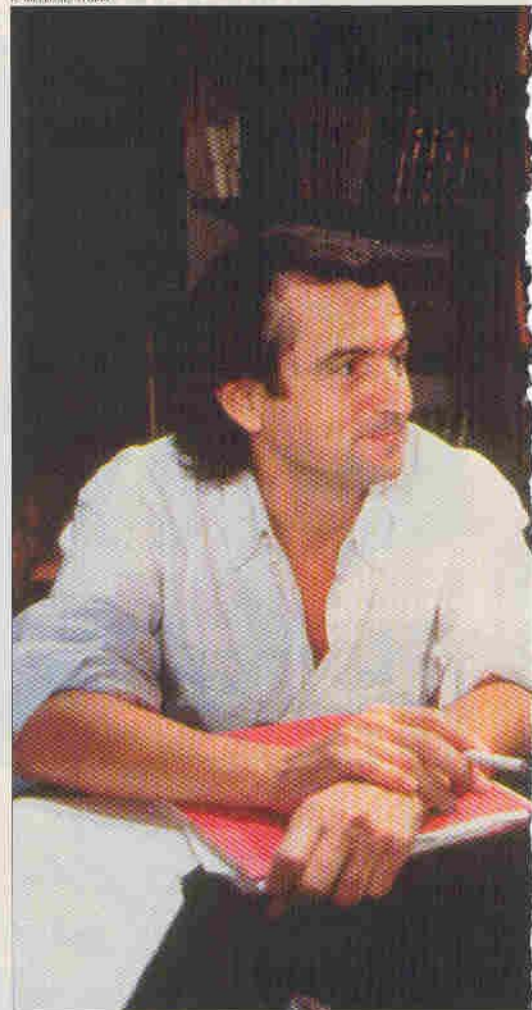
– **Il y a aussi Melody Cook, caricature de rocker, spécialisé dans le charity-business.**

– Lui, c'est un « droits-de-l'homme-humanitaire » dérisoire : il arrive du Bangladesh pile pour le journal de 20 heures. C'est le disciple d'un philosophe que j'ai appelé Henri-Norbert Yvel, qui est un peu mon double et ma caricature. Il a les mêmes idées que celles que j'avais il y a quelques années et que je trouve aujourd'hui impossibles à soutenir.

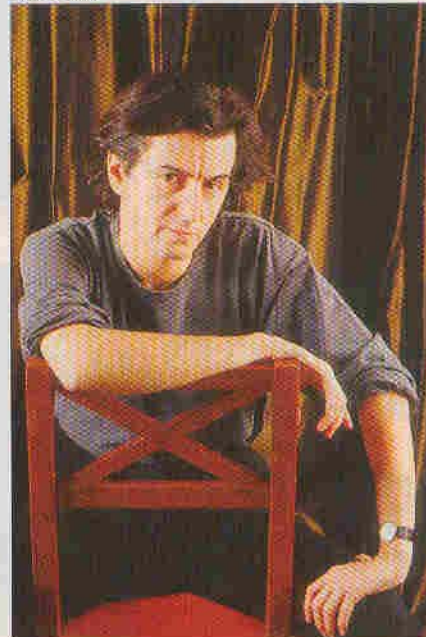
– **C'est-à-dire ?**

– Voyez ce qui se passe en Yougoslavie. On est en train d'aider les gens à mourir le ventre plein. Les organisations humanitaires sont, toutes proportions gardées, dans la situation où aurait été la Croix-Rouge si elle avait livré des couvertures à la porte d'Auschwitz.

R. MELLOR / SYGMA



ROLEY OLWIRE



– **Il y a d'autres personnages qui vous ressemblent : le professeur qui prêche la révolution, c'est vous ? C'est Althusser ?**

– Moi et tous les gens qui m'ont marqué : Althusser, d'abord, qui a beaucoup compté dans ma vie ; Boudarel, Vergès, aussi, à cause des années mystérieuses pendant lesquelles, dit-il, il est passé « de l'autre côté du miroir », peut-être chez les Khmers rouges. Nous avons tous cru à un moment qu'il fallait repenser l'espèce humaine. Cette pièce est donc une sorte de musée Grévin de la mémoire, mais les rôles sont forcément autobiographiques. Une part de mon imaginaire et de mes fantasmes depuis vingt-cinq ans.

Bernard-Henri Lévy, Pierre Vaneck et Arielle Dombasle, lors de la première lecture du « Jugement dernier », le 1^{er} octobre dernier, à l'Atelier.

« Fin de partie »



– ***Vous êtes féroce et drôle à leur égard, donc envers vous-même ?***

– Je suis la première de mes cibles, la première de mes victimes. On ne peut pas manier l'humour autrement.

– ***L'employé de chemin de fer nazi, lui, c'est un homme simple, l'Allemand moyen pendant la guerre.***

– J'ai choisi, comme Lanzmann dans « Shoah », le petit fonctionnaire de base qui voyait passer les trains et gérait docilement sa gare de triage sans se poser de questions. La vraie horreur était là.

– ***Ensuite, il y a un cardinal...***

– Celui-là vient dire que le Vatican a été mêlé à toutes les affaires troubles et décisives. Depuis la naissance du bolchevisme jusqu'à la chute du mur de Berlin. Que le Vatican ait été un foyer politique actif, j'en suis sûr.

– ***Le suivant, c'est le Français « immobile ».***

– Il m'a beaucoup amusé. Il incarne la France des beaufs et du juste milieu, pétainiste en 40, gaulliste en 45, pour la guerre d'Algérie en 54 et contre en 62. Une France autosatisfaite que je ne me lasse pas de dénoncer.

– ***Reste le jeune Chinois, héros de Tiananmen.***

– Anatole attend un héros positif. Je crois que ça n'existe pas. Lui, c'est le type sur la photo qui arrête le char, photo qui a marqué toute la planète. Ce Chinois, qui est-ce ? J'ai imaginé un garçon moderne qui roule à moto, un Walkman sur les oreilles. Il écoute Prince. Il est comme tout le monde, donc il déçoit Anatole.

– ***Finalement, votre « Fin de partie » est assez noire ?***

– Comment faire autrement ? Le XX^e siècle risque de rester celui qui a inventé les camps de concentration, les formes les plus sophisti-

quées de servitude, de mise à mort. C'est une pièce sombre, je le reconnais.

– ***Et politique ?***

– Indéniablement. Le genre était un peu en déshérence. On dit trop de mal du théâtre de Sartre ; il y a des choses très belles : « Huis clos », « Les Séquestrés d'Altona ». C'est dans cette tradition-là (sans oublier Thomas Bernhard, très fort) que je tente modestement de me placer.

– ***Vous avez peur qu'on vous guette, que Paris vous attende au tournant ?***

– Ça fait longtemps que je n'ai plus peur. Il y a vingt ans qu'on me guette, et les pièges ne se sont jamais refermés. L'enjeu n'est pas les coteries parisiennes, mais le public ; dans quel état sortiront les spectateurs, quel sera l'effet de ce texte dit par des acteurs, je ne sais pas. Nietzsche, Artaud ont écrit qu'on ne sort pas inentamé d'une représentation théâtrale, qu'elle provoque des secousses, des fêlures. J'ai fonctionné dans cet esprit.

– ***Et vous avez choisi le metteur en scène, les comédiens et même la salle. Beau privilège !***

– J'avais rencontré Pierre Franck, directeur de l'Atelier en 1977, qui m'avait dit à l'époque : écrivez une pièce, je la prends tout de suite. Je m'en suis souvenu quinze ans plus tard. Le metteur en scène, Jean-Louis Martinelli, je l'ai choisi en effet pour les meilleures raisons du monde : j'ai été ébloui par son travail sur « L'Eglise », de Céline. Quant aux acteurs, j'ai vraiment voulu Pierre Vaneck et Arielle Dombasle. Ces deux-là, je pensais à eux dès le début.

– ***Dans votre texte, Sartre explique qu'il a fait le philosophe uniquement pour plaire aux femmes. Et vous ? Avez-vous fait le dramaturge pour plaire à une femme, Arielle, votre compagne ?***

– Pour moi, les femmes restent la grande affaire de la vie. C'est vrai pour tout le monde ; c'est vrai pour les écrivains. Sartre (et avant lui beaucoup d'autres, Molière en tête) a écrit certaines pièces pour les femmes qu'il aimait. Le théâtre permet de faire un pied de nez formidable à la séparation des genres, par ailleurs nécessaire, entre le privé et le public. J'en profite. Quelle chance !

Propos recueillis par Christiane Duparc